

Zeitschrift: Archives héraldiques suisses = Schweizerisches Archiv für Heraldik = Archivio araldico Svizzero

Herausgeber: Schweizerische Heraldische Gesellschaft

Band: 7 (1893)

Artikel: L'art héraudique à travers les siècles

Autor: Grellet, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-745484>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ARCHIVES

FÉVRIER & MARS 1893.

HÉRALDIQUES

Organe de la Société Suisse d'Héraldique

paraissant à Neuchâtel

SUISSES

N°s 14 & 15.

L'ART HÉRALDIQUE A TRAVERS LES SIÈCLES

Travail présenté à l'assemblée générale de la Société suisse d'héraldique tenue à Neuchâtel le 12 octobre 1892.

Il y a peu de temps encore l'art héraldique était presque disparu de la sphère de l'activité humaine. La révolution française ayant balayé tout ce qui de près ou de loin tenait aux siècles précédents, le courant d'opinion créé par ce grand mouvement avait, avec tant d'autres choses, relégué le « noble savoir » dans le domaine des antiquités passées de mode et dont personne n'avait cure. L'abandon était tel que lorsqu'un romancier voulait dépeindre le caractère d'un vieux célibataire excéntrique et renfrogné il le représentait avec des expressions de dédain comme s'occupant de blason ! Les quelques personnes qui se sentaient encore irrésistiblement empoignées par l'attrait de cet art s'en excusaient presque et ne s'y adonnaient, pour ainsi dire, que dans le secret de leur cabinet, tant elles craignaient de provoquer des sourires !

Aujourd'hui il n'en est plus ainsi. L'étude du passé a non seulement reconquis ses droits mais à aucun autre moment de la vie des peuples on ne s'est appliqué avec autant de sollicitude à diriger les recherches dans tous les recoins du domaine de l'histoire. Cet état de choses est une manifestation de la tournure d'esprit spéciale à l'époque où nous vivons. Jamais l'humanité n'a eu à s'occuper de la solution de questions plus positives en basant ses investigations sur des données et des faits exacts. Il en est résulté pour toute notre génération un besoin de ne plus se contenter d'à peu près, mais d'aller au fond des questions et de les étudier sous toutes leurs faces. Les sciences en ont profité, l'histoire peut-être plus que toute autre. Le récit des batailles, des révoltes et des convulsions ne nous suffit plus; nous voulons, pour ainsi dire, voir à l'œuvre nos ancêtres, connaître leur allure, leur apparence personnelle, leurs mœurs. De nombreux volumes ont décrit leurs costumes, leurs armes; nous avons été initiés à leurs délassements paci-

fiques ou guerriers ; les chercheurs sont allés plus loin en nous introduisant dans l'intimité des demeures, en nous faisant assister aux mystères de la préparation des menus de nos aïeux. Mais, non content de lire ces détails de la vie privée, on a voulu les reproduire ; ici des repas ont été organisés d'après des recettes des XV^e et XVI^e siècles, là ont surgi ces nombreux cortèges historiques et ces *Festspiele* dont le souvenir est encore présent à la mémoire de tous.

Dans cette tendance générale de faire revivre le passé, comment les chercheurs auraient-ils omis de s'enquérir du blason qui domine toute la vie du moyen-âge ? Il est impossible de se faire une image fidèle de cette époque sans se la représenter imprégnée de toute part par les nombreuses manifestations de l'art héraldique et comme enveloppée dans les plis multicolores et gracieux des lambrequins, égayée par les figures grimaçantes et naïves des bêtes héraldiques, qui, pour me servir d'une expression pittoresque d'un chroniqueur neuchâtelois font « peur et pourtant plaisir à voir. »

Sur le bouclier du chevalier figure son armoirie complétée par le cimier fixé au casque ; le blason se retrouve sur son pourpoint, il flotte sur sa bannière et sur la housse du cheval ; il remplace la signature au pied d'un acte ; il indique l'autorité du seigneur, il est le signe de ralliement auprès du chef militaire ; le page apprend à le yénérer, la châtelaine égaye ses appartements des écussons des amis de la maison, de ses adorateurs ou de preux guerriers étrangers dont le renom s'étend au loin, comme de nos jours nous suspendons à la muraille les portraits de contemporains illustres ou de nos amis ; sur la porte du château l'armoirie indique le propriétaire, les ailes du couvent porteront celles des abbés qui les ont construites ; la cathédrale dont elles rehaussent les sombres voûtes en fait un motif architectural ; les vitraux leur empruntent leur éclat ; dans la chapelle elles désignent le fondateur ; à l'hôtel-de-ville les armes des magistrats ou des baillifs rappellent des vertus civiques ou l'oppression étrangère ; au pied du chevalier de pierre couché sur son tombeau, l'écu révèle le nom de celui qui, les mains jointes, dort du dernier sommeil.

Emblème tantôt de la patrie, tantôt de la commune et de la corporation, tantôt de la famille ou de l'individu, l'armoirie se retrouve à chaque pas, comme signature des monuments, des meubles, des œuvres d'art auxquels elle sert d'ornement et dont elle aide à fixer la date, de sorte que la connaissance du blason est nécessaire à qui ne veut pas se contenter de couduoyer les reliques du passé en ne leur jetant qu'un coup d'œil intelligent ou distrait.

On a dit il y a longtemps déjà, avec raison, que le blason est un des yeux de l'histoire et de l'archéologie. En effet, nombreux sont les édi-

fices dont les murs portent leur histoire inscrite en lettres héraldiques et souvent sans ces armoiries les propriétaires auxquels ils ont successivement appartenus ne pourraient, faute d'autres documents, plus être identifiés. Quels services encore le blason et spécialement l'étude des sceaux n'ont-ils pas rendus en permettant avec leur aide de démêler la généalogie des familles souvent si compliquée au moyen-âge, et par là l'histoire des mutations de propriétés et des transferts de droits seigneuriaux ?

A part ce côté scientifique le blason a aussi, — et on ne peut malheureusement pas en dire autant de toutes les sciences, — un aspect éminemment artistique et décoratif. C'est grâce à ce privilège qu'il a réussi à se maintenir à travers les âges en dépit de tous les dédains et qu'il retrouve de nos jours de nombreuses applications pratiques. Une armoirie n'est pas, comme beaucoup de personnes le croient encore, un hiéroglyphe composé de signes ayant chacun leur signification spéciale et qu'il suffit de savoir lire pour reconnaître à qui l'écusson appartient. Notre art est plus difficile que cela et ce n'est que par une longue étude, après avoir feuilleté de nombreux armoriaux, visité beaucoup de monuments et pris de copieuses notes que l'héraldiste arrive par un patient exercice de mémoire et d'observation à se rendre maître de la matière de façon à pouvoir en tirer un parti avantageux pour l'élucidation de questions historiques.

Le côté artistique du blason n'est pas moins intéressant. Qu'on le considère au point de vue de la gravure des sceaux ou à celui du dessin et de la peinture décorative ou de l'enluminure il a été une des manifestations les plus répandues et les plus persistantes de l'art au moyen-âge. Il n'a nullement pris fin avec cette période historique. Seulement comme les autres arts il a suivi les caprices de la mode, qui n'ont pas toujours été heureux.

Une des sphères d'activité d'une société d'héraldique est de relever le goût sous ce rapport et d'éclairer le public, les architectes et les décorateurs en particulier, en leur mettant sous les yeux de bons modèles qui les engageront à adopter de préférence les formes de l'époque classique et les empêcheront de commettre des fautes héraldiques si communes de nos jours.

Nous estimons faire une œuvre utile en développant le goût du blason tant au point de vue scientifique qu'au point de vue artistique. Ne croyez pas que notre tentative soit une innovation en Suisse, une étude contraire, ou même seulement étrangère, à nos mœurs républicaines. Rien n'est plus faux, car la Suisse a de tous temps et surtout depuis l'émancipation des Waldstätten été un des berceaux de l'art héraldique. Nous pourrions citer de nombreux exemples à l'appui, mais nous nous

bornerons à rappeler que les deux plus anciennes collections d'armoiries sont d'origine suisse. L'une le *Cipearius teutonicorum*, une description latine en vers rimés indiquant environ 80 blasons est écrite vers 1240 par Conrad de Mure, chanoine de Zurich; l'autre, la Wappenrolle de Zurich, un rouleau de parchemin contenant 587 écussons avec casques et cimiers est le plus ancien et le plus intéressant document donnant des armoiries peintes. Il est de 1340 environ. La Suisse possède également le plus ancien bouclier armorié connu, trouvé à Seedorf, et datant de la seconde moitié du XII^e siècle. Enfin, c'est en Suisse que les bourgeois ont en premier lieu adopté des armoiries et c'est d'ici que cette pratique a pénétré dans les pays voisins. C'est également en Suisse, à Lucerne, qu'a été établi en 1408 le premier rôle d'armoiries bourgeoises. Ce que nos ancêtres qui ont fondé la liberté helvétique créaient et cultivaient avec amour sans penser en cela déroger à leurs aspirations républicaines et à leur esprit égalitaire, peut bien offrir à leurs descendants un légitime champ d'étude, sans que ces recherches soient pour cela taxées de puérilité.

Si le blason était pendant un temps partiellement tombé en discrédit, cela tient en particulier à ce qu'à une époque de décadence, les heraldistes, pour l'adapter aux formes stéréotypées et codifiées des belles manières de la cour de Louis XIV, l'ont soumis à une foule de règles encombrantes et de minuties parfaitement étrangères à la noble liberté de l'art.

Après ce préambule un peu long mais qui dans une première séance de notre Société nous semblait nécessaire pour établir notre droit à l'existence, nous abordons notre sujet qui est de retracer très rapidement en grandes lignes les principales étapes qui ont marqué l'histoire de l'art heraldique.

Nous avons pour cette partie de notre travail largement profité des savantes recherches de M. Gustave-A. Seyler, consignées dans son excellent ouvrage *Geschichte der Heraldik*.

(A suivre.)

JEAN GRELLET.